

Lurelu



B pour *Bleu*, pour Béha, pour béatitude

Francine Sarrasin

Volume 40, numéro 2, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2017). B pour *Bleu*, pour Béha, pour béatitude. *Lurelu*, 40(2), 87–88.

B pour *Bleu*, pour Béha, pour béatitude

Francine Sarrasin

Après l'énergie dévorante et l'incomparable agressivité de *La Reine rouge*, album paru aux 400 coups en 2001, voici que Philippe Béha nous offre la poésie de *Bleu*, aux Éditions de l'Isatis. Un bleu au bonheur accessible avec des textes réjouissants. Des bleus tranquilles que viennent habiter les personnages de Béha et les mots de ses poèmes. Ce leitmotiv coloré traverse les pages de l'album comme un fil conducteur : qu'il s'agisse du lien familial, de fantaisies aériennes ou aquatiques, le bleu s'infiltré. Il est bien difficile de savoir si, dans le processus de création, le bleu arrive avant ou après l'invention des mots. Une chose est certaine : il y a interrelation entre les deux. Dans la succession des pages de l'album et la lecture que nous en faisons, de la gauche vers la droite, les illustrations ajoutent sens et cohérence aux mots. C'est comme si le tout se racontait indifféremment par l'écrit ou le dessin.

De la caresse

«Une volute de fumée bleue danse au-dessus du feu, instant délicieux pour deux amoureux.» L'image qui accompagne ces mots prolonge le sens du texte, car l'enfant né de cet «instant délicieux» n'y est pas mentionné. Il est cependant bien



présent dans la représentation. Une maternité qu'on peut voir en lien culturel avec la grande histoire de l'art, un tableau de la Renaissance peut-être. L'image concentre le rapport mère-enfant en magnifiant la tendresse du geste avec les gros plans des visages rapprochés, la courbe significative des bras et des mains qui se touchent et les sourires des regards complices. La zone des visages s'éclaire : elle est réchauffée par l'effet rougeâtre et le jaune plus pâle, alors que le bleu enveloppe dans son voile toute la scène et rapproche les personnages. Il unifie l'ensemble et favorise ce «toucher de l'œil» là où l'on pourrait presque reconnaître une *Madone à l'enfant*. Le mouvement de l'étoile solitaire sur le fond de ciel viendrait confirmer l'allusion au sacré. Mais la fin du texte «Vite maman, fais un vœu» contrarie le rêve de la contemplation. Elle fait basculer dans l'instant présent la pérennité de l'icône. Cette petite phrase, bien vivante, en démystifiant l'intervention, ramène la perception à quelque chose d'humain, simple et doux : une mère, son enfant, le petit moment qui passe...

Cœur d'enfant

Avec une symétrie rassurante, la page suivante joue de contrastes. En effet, les très grands profils parentaux, en vis-à-vis, soulèvent, dans l'espace central, l'enfant miniature qui nous fait face. Comme une poupée, le petit ouvre les bras jusqu'à toucher les fronts géants des adultes. La présentation a quelque chose du théâtre, de la mise en scène. Les sourires des grands sont convaincants et le calme regard de l'enfant aussi. La tempête est passée. Cette image ne raconte pas les mots du texte, elle en est la suite. «Bleu sur ton genou, larmes sur ta joue, bleu pas gros du tout, des bisous partout.» Dans une construction solidement arrimée, les lignes montent des bras des parents jusqu'au petit et se déploient ensuite du petit vers les grands. Le grand X ainsi formé attache sans équivoque les membres



de cette famille et accentue l'importance du noyau central, présenté comme un trophée, l'enfant au cœur de l'image. Nul besoin de dessiner les larmes ou les bisous, nul besoin de chercher la blessure, l'après du bobo dit mieux encore : «bleu tu ne sais plus où, plus rien sur le genou». Il est intéressant qu'ici on nomme ce petit accident de parcours, l'ecchymose disparue, en teintant d'un bleu généreux toute la page qui est à droite : le fond, les mains, les vêtements, les cheveux, les yeux... De l'absence à la plénitude, le rapport entre le texte et l'image est encore celui d'un contraste. Là où il y a concordance, c'est dans la perception que ce bleu propose : le choix de cette couleur, typiquement céleste, est calme et profond. Il confirme ici que tout est rentré dans l'ordre. Les effluves d'orangé ne suffisent pas à interrompre l'impact du bleu qui est vraiment partout. Ce bleu n'est plus ni gros ni souffrant. Il est juste une couleur appuyée dans le centre de la page par un morceau d'intensité : la place de l'enfant dans l'histoire et le livre.

Endroit/envers

«Bleu sur ton cœur, pluie chagrin. Bleu dans ton cœur, soleil demain. Le rythme donné à l'image rejoint le caractère binaire du poème. Les bleus de la page



font alterner le côté plus sombre qui pleut et le côté joyeux qui rayonne. Étrangement, la fillette bicéphale ne présente rien d'effrayant. Même vus simultanément, ses profils imposent plutôt le passage rapide de la gauche vers la droite. Et, par le texte comme par l'image, c'est à l'enfant lecteur qu'ils s'adressent. La pluie tombe, bleue, sur ton cœur, puis le bleu est dans ton cœur comme une promesse de soleil. Le rideau de pluie sur le bleu mauve de la zone de gauche, avec la grosse larme, enferme le côté triste, penché, alors que l'autre profil de la fillette s'épanouit dans la clarté du bleu turquoise. L'une tourne le dos à la suite des choses, l'autre se dresse, déterminée, dans l'avenir de la page, vers la droite et le soleil. En réalité, on a affaire ici aux deux facettes d'un même personnage, ou mieux, à deux courts moments de sa jeune vie. Ainsi perçue, l'image de cette fillette, dans son caractère double, n'offre pas la rupture mais le changement. Certes, on passe des pleurs au sourire, mais il y a plus. En proposant de basculer de l'un à l'autre des deux aspects, la représentation ouvre la perception jusqu'à ne parler que d'évolution, de cheminement, voire de continuité.



Le temps

Plus loin, subtilement, le bleu traversera le temps pour se fixer sur l'autre versant de la vie. «Bleu de tes veines qui courent sur tes mains, ces veines bleues qui racontent hier, ces veines bleues qui oublient demain, tes veines bleues qui tremblent à l'hiver.» Cette fois, le texte dit bien ce qu'il faut voir. Main-visage, un oiseau bleu cherche son nid... Visage-main, perchoir d'oiseau pour plus tard. Les veines de la main dessinent leurs entrelacs brodés, elles sont tiges, elles sont vignes, elles sont aussi regard fané de rides. Quelle main est ici représentée, la gauche ou la droite, le dos ou la paume? Quelle saison se profile dans cette image? On dit que la couleur bleue, vue isolément, agit dans le sens de la froideur. Il est donc logique que l'hiver qui est nommé dans le texte soit aussi vu dans l'unité du bleu. Il est logique surtout qu'il soit mis en rapport avec une personne plutôt âgée. Cela, le texte ne le dit pas. Il est juste question d'hier, de demain : le temps suit son cours. Et, dans l'image, le bleu sur le bleu, sur le même bleu, éteint le contraste et atténue la présence qui s'enfonce un peu dans l'épaule frileuse. Par la pigmentation de son traitement coloré, le personnage voudrait s'en aller, se mêler à l'environnement. On aura quand même remarqué la chaleur d'une petite portion d'image rouge orangée, un châle peut-être. Et l'oiseau bleu, l'oiseau rouge, piqué sur le pouce, prêt à s'envoler...



Bleu pour bonheur

Philippe Béha n'a pas qu'un bleu à sa palette! L'exploitation de cette couleur, seule ou avec d'autres, permet de multiples effets. Sa production d'albums est généreuse et ses bleus tout aussi variés. Il y a les bleus clairs avec soupçon de vert, des bleus rougis, noirs, les bleus marins, les bleus «madone» ou ciel, les bleus de rêve et de fantaisie. La sirène de l'avant-dernière page est de ces bleus qui flottent dans un univers non défini. On y retrouve le croissant de lune et l'eau du poisson, de l'étoile filante, de l'étoile de mer. On y retrouve le contact franc du regard souriant avec le spectateur, et la chevelure claire et le geste des bras vers le pinceau. Dans un formidable déhanchement, la sirène dépose ses dessins d'étoiles à la surface de ce qui semble être de l'eau. L'étrange de l'affaire est que le texte parle plutôt de papier et d'étoiles de ciel. Des mots à l'image, il y aurait dédoublement créatif : «Sur le bout du pinceau, au-dessus du papier, une sirène bleu nuit peint des étoiles de ciel.» Deux univers se confrontent dans une liberté proche de celle que le peintre Marc Chagall explorait dans ses œuvres. Parenté de teintes bleutées, parenté d'éléments fantaisistes, de personnages flottants. De Chagall à Béha, la joie transpire. Une joie qui défie toute gravité. Ainsi, plutôt que d'habiter le fond de l'eau, la sirène équilibriste se balance dans l'espace. La page où elle se trouve n'a d'autre définition que le carré bleu garni de formes colorées. Est-il question de papier, de pan de ciel ou de profondeur aquatique? N'est-il pas aussi question du geste de peindre, du travail de l'artiste qui se substitue à la sirène dans l'élan de la courbe et l'éclat du bouquet étoilé?

Et je n'ai rien dit du bleu de la page couverture et de l'enthousiasme du personnage oiseau... Les bleus de Béha sont vraiment d'une grande richesse, on peut dire qu'ils sont heureux.